

# La conquête de la Rhétie

Autor(en): **Berchem, Denis van**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **25 (1968)**

Heft 1

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-20959>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## La conquête de la Rhétie

Par Denis van Berchem, Genève

Reportée sur une carte routière moderne, la province romaine de Rhétie apparaît comme un segment de l'arc alpin, au réseau compliqué de hautes chaînes et de vallées, parcouru aujourd'hui de routes qui permettent à l'automobiliste d'y circuler en tout sens sans avoir jamais à descendre, vers le sud, dans la plaine du Pô, ou vers le nord, dans celle du Danube. Mais, si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que la nature a doté ce territoire de deux groupes de cols ouverts au trafic nord-sud; à l'est, le Brenner et la Reschenscheideck, qui débouchent sur Bolzano, Trente et Vérone; à l'ouest, les cols grisons et très particulièrement le Julier et le Splügen, qui débouchent sur Côme et Milan. Pour relier ces deux groupes transversalement, si l'on fait abstraction des routes subalpines, d'une part, et de certains passages dus à la technique des ingénieurs modernes, comme l'Arlberg et le Stelvio, d'autre part, on constate qu'il n'y a qu'une seule route naturelle, correspondant au cours de l'Inn, dont on sait qu'il s'étrangle sur plusieurs points de sa longue descente. Il en résulte que la Rhétie peut être représentée schématiquement comme deux couloirs juxtaposés, reliant l'Italie, au sud, à la Germanie, au nord. C'est cette bipartition qu'il ne faut jamais perdre de vue lorsqu'on aborde l'histoire de cette région. Elle devait commander, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, le partage de la province de Rhétie en deux unités administratives indépendantes, *Raetia prima*, avec pour chef-lieu Coire, au point de rencontre des routes du Splügen et du Julier, et *Raetia secunda*, déployée sur la rive droite du Danube au débouché des cols tyroliens<sup>1</sup>. Elle n'avait pu manquer de déterminer l'organisation de la province du Haut Empire, comme elle s'est traduite, au temps de la conquête, dans le plan d'opération de l'armée romaine. C'est ce dernier point que je me propose, ici, de mettre en lumière.

La soumission des Rhètes et des Vindelici par les légions d'Auguste, en 15 av. J.-C., a trouvé un écho immédiat dans l'œuvre lyrique du plus grand poète contemporain, Horace. Les strophes alcaïques du quatrième livre des Odes, par lesquelles il a célébré le double exploit de Tibère et de Drusus, ont inscrit à jamais, dans l'histoire de la Rhétie romaine, les noms des beaux-fils d'Auguste. C'est celui de Drusus qui est mis plus particulièrement en vedette dans l'Ode IV, composée peut-être sous l'impression des premiers succès du populaire époux d'Antonia minor :

<sup>1</sup> R. Heuberger, *Rätien im Altertum und Frühmittelalter* I (Innsbruck 1932) (= *Rätien*) 28, 69 et 300ss.; F. Staehelin, *Die Schweiz in röm. Zeit*, 3e éd. (Bâle 1948) (= Staehelin<sup>3</sup>) 271. La découverte toute récente à Coire d'une dédicace à Lucius César, fils adoptif d'Auguste, prouve que cette localité a joué, dès les premiers temps de la domination romaine, le rôle d'un centre administratif régional: E. Meyer, dans *Helvetia antiqua, Festschrift E. Vogt* (Zurich 1966) 228ss.

*Videre Raetis bella sub Alpibus  
Drusum gerentem Vindelici ...*<sup>2</sup>

On sait en effet qu'à la nouvelle d'une victoire remportée par Drusus sur l'Adige, immédiatement au nord de Trente, au printemps de l'an 15, le Sénat lui conféra le rang et les prérogatives d'un préteur, alors qu'il n'avait encore atteint que la questure<sup>3</sup>. L'Ode XIV, écrite à l'issue de la campagne, distingue de façon plus précise la part qui revient à chacun des deux frères dans la conquête. A Drusus est imputée la soumission des *Breuni* et des *Genauri*, dans la région d'Innsbruck et plus au nord, à Tibère une victoire décisive sur les Rhètes proprement dits:

*Maior Neronum mox grave proelium  
commisit immanesque Raetos  
auspiciis pepulit secundis*<sup>4</sup>.

*Immanes* qualifie ici la sauvagerie d'une nation sur laquelle un auteur de très peu postérieur, Strabon, s'est appliqué à nous édifier. Habités à dévaster périodiquement les terres de leurs voisins, tant du côté de l'Italie que de la Gaule ou de la Germanie, ils y massacraient non seulement tous les hommes en état de porter les armes, mais aussi les petits garçons et même les femmes enceintes dont leurs devins affirmaient qu'elles portaient un enfant mâle<sup>5</sup>.

On ne me prêtera pas, je l'espère, une rætophylie déraisonnable, si j'observe qu'une entreprise militaire comportant l'engagement de forces nombreuses était régulièrement précédée d'une action de propagande visant à convaincre l'opinion publique de sa nécessité. Il en avait été ainsi dix ans auparavant, à la veille de la conquête de la vallée d'Aoste et de l'extermination des Salasses<sup>6</sup>. On peut être certain qu'aucun des méfaits perpétrés par les Rhètes n'avait été omis dans l'exposé des motifs de cette nouvelle guerre. Ainsi, en soulignant leur férocité, Horace confirme-t-il la sagesse de la politique d'Auguste et les qualités de chefs des deux fils de Livie. Ecrivant trente-trois ans plus tard, Strabon reflète l'impression produite par cette campagne extraordinairement rapide, puisque le résultat en était acquis au 1er août<sup>7</sup>, et il exprime assez comiquement sa surprise de ce que, soumis en quelques semaines, ces peuples redoutables avaient depuis lors payé docilement leurs impôts<sup>8</sup>.

<sup>2</sup> *Carm.* IV 4, 17-18, avec la correction de Heinsius.

<sup>3</sup> Cass. Dio LIV 22, 3. Sur la chronologie des magistratures de Drusus, voir A. Stein, dans PIR<sup>2</sup> II 196. Questeur en 18 ou en 17, il assume, au cours de l'année 16, les fonctions de son frère Tibère qui, préteur en charge, avait accompagné Auguste en Gaule. Mais ni cette suppléance, ni les honneurs reçus l'année suivante ne le dispensèrent d'une préture régulière, qu'il exerça en 11 av. J.-C., dans l'intervalle de deux campagnes en Germanie (Cass. Dio LIV 32, 3). Il était consul ordinaire en 9, lorsqu'il mourut.

<sup>4</sup> *Carm.* IV 14, 14-16.

<sup>5</sup> Strab. IV 6, 8, repris par Cass. Dio LIV 22, 2.

<sup>6</sup> REL 40 (1962) 231s.

<sup>7</sup> Hor. *Carm.* IV 14, 34sq. Sur la date de la prise d'Alexandrie, voir les témoignages réunis par J. Gagé, dans *Res gestae divi Augusti* (Paris 1935) 175.

<sup>8</sup> Strab. IV 6, 9.

Il n'y a de doute, en apparence, ni sur la date de l'occupation de la Rhétie, ni sur l'identité des généraux à qui en revient le principal mérite. Le seul point en discussion est le déroulement des opérations<sup>9</sup>. L'axe de marche de Drusus résulte assez clairement de nos diverses sources; il passe par Trente, Bolzano ou plus exactement *Pons Drusi* et Innsbruck. Et il importe assez peu de savoir si, de sa personne, Drusus a franchi le Brenner ou la Reschenscheideck, puisque, de toute façon, la tactique de la guerre en montagne implique l'envoi simultané de colonnes par tous les passages convergeant vers l'objectif<sup>10</sup>. La route empruntée par Tibère n'est pas aussi reconnaissable, du moins jusqu'au lac de Constance, où nous le trouvons retranché sur une île (Mainau ou Reichenau) et remportant sur les Vindelici un succès naval. C'est de là qu'il serait allé visiter la source du Danube<sup>11</sup>. L'opinion traditionnelle veut qu'il y soit arrivé, en remontant le Rhin, de Gaule, où sa présence est attestée dès l'année précédente. Il aurait ainsi réalisé, avec le concours de son frère, une de ces manœuvres en tenaille que la dernière guerre nous a habitués à considérer comme le fin du fin de la stratégie.

Il est vrai qu'à cette vue, le professeur Ernst Meyer en a opposé une autre<sup>12</sup>. Observant l'ordre dans lequel les peuples alpins assujettis par Auguste sont énumérés dans l'inscription du Trophée de la Turbie, inscription transcrite, comme on sait, dans l'Histoire naturelle de Pline<sup>13</sup>, et partant de l'idée que cet ordre reproduit la progression, dans l'espace et dans le temps, des forces romaines, il nous montre Tibère remontant, par l'un des cols grisons, de Côme sur le Haut Rhin et le lac de Constance. Marche parallèle, par conséquent, et non plus perpendiculaire à celle de Drusus, mais avec un léger décalage, les noms des peuples vaincus successivement, dans cette hypothèse, par Tibère figurant, dans l'inscription, à la suite de ceux qui devaient orner le palmarès de Drusus. M. Meyer devra toutefois convenir que, pour une autre région des Alpes que nous connaissons bien, le Valais et la vallée d'Aoste, cette même inscription n'obéit strictement ni à la chronologie<sup>14</sup> ni à la topographie<sup>15</sup>. Il apparaît dès lors singulièrement risqué de prétendre y découvrir l'expression fidèle du plan d'opération des généraux romains et d'opposer son témoignage à celui de la tradition littéraire. Or, comme l'a noté tout récemment M. Karl Christ<sup>16</sup>, si aucune de nos sources, prise isolément, n'est aussi

<sup>9</sup> En dernier lieu, K. Christ, *Zur röm. Okkupation der Zentralalpen*, dans *Historia* 6 (1957) 417ss.

<sup>10</sup> L'alternative bien exposée par Heuberger, *Rätien* 228, qui se prononce pour le Brenner. Voir l'opinion opposée dans Staehelin<sup>3</sup> 107 et note 3. La division des forces romaines en colonnes multiples est évoquée par Dion Cassius lui-même: LIV 22, 4.

<sup>11</sup> Strab. VII 1, 5.

<sup>12</sup> Dans Howald-Meyer, *Die röm. Schweiz* (Zurich 1940) 365.

<sup>13</sup> *N.h.* III 136-137.

<sup>14</sup> Voir les Salasses, soumis en 25 av. J.-C., et qui sont nommés après les peuples du Valais, soumis vraisemblablement en même temps que les Rhètes, et en tout cas pas avant les Salasses.

<sup>15</sup> Quel qu'ait pu être l'axe de progression d'une colonne romaine dans la haute vallée du Rhône, l'ordre dans lequel sont énumérées les quatre cités valaisannes ne répond à aucune des hypothèses possibles.

<sup>16</sup> Dans l'ouvrage cité à la note 9.

explicite qu'on le pourrait souhaiter, leur combinaison suggère bien plus fortement un itinéraire d'ouest en est, qui, de la région de Bâle, aurait amené Tibère, par le lac de Constance, jusque dans les parages de la future Augusta Vindelicorum, où les deux frères devaient joindre leurs forces au terme de leur offensive.

Cette représentation des faits aurait pu néanmoins susciter depuis longtemps une grave objection. Comment deux armées, opérant à partir de bases aussi éloignées l'une de l'autre que le sont la vallée de l'Adige et la Haute Alsace, réussirent-elles à conjuguer leurs mouvements, alors qu'il n'y avait de liaison possible entre elles que par Aoste et le Grand, voire le Petit St-Bernard<sup>17</sup>? La rapidité même de la campagne indique pourtant que le jeu en avait été réglé à la perfection.

A la question ainsi posée, les textes à notre disposition permettent de répondre. Et l'on va voir que si la conquête de la Rhétie est apparue comme une sorte de miracle, imputable au génie d'Auguste et aux dons exceptionnels des deux princes nourris et éduqués à son foyer, c'est qu'on a fait tout ce qu'il fallait pour imposer cette image aux contemporains et à la postérité. En réalité, l'opération a commencé dès l'année précédente, et c'est en 16 av. J.-C. qu'ont été créées les conditions de la réussite de la campagne de 15.

Utilisant une source qui n'est plus identifiable, Dion Cassius a enregistré, à la date de 16, les opérations conduites dans la région des Alpes par P. Silius Nerva<sup>18</sup>. Cet *homo novus*, consul ordinaire en 20 av. J.-C., s'était fait valoir, l'année suivante, comme légat d'Espagne Citérieure, en mettant fin à l'agitation chronique des Cantabres. L'expérience qu'il avait acquise de la guerre en montagne, et la confiance qu'il inspirait à Auguste, l'avaient qualifié pour occuper un poste exceptionnel; avec le titre de proconsul d'Illyrie, il commandait en effet l'ensemble des forces concentrées en Transpadane et destinées à pacifier, dans un avenir rapproché, le vaste territoire compris entre l'Adriatique et le Danube<sup>19</sup>. Tout en rejetant vers l'est des bandes venues du Norique et de la Pannonie et qui avaient fait irruption en Istrie, il s'employa, nous dit Dion Cassius, à réduire les *Καμμούνιοι* et les *Ουέννιοι*. Les premiers occupaient, sans doute possible, le Val Camonica, sur lequel la découverte de gravures rupestres a attiré, depuis quelque trente ans, une attention générale<sup>20</sup>. Le problème posé par les *Ουέννιοι* est plus délicat. On n'a pas manqué de rapprocher les noms cités par Dion Cassius de ceux qui figuraient dans

<sup>17</sup> A défaut du Gotthard et des cols du Haut Valais, qui ne semblent pas avoir été pratiqués à cette époque. On peut admettre que l'aménagement du Petit St-Bernard suivit de près la fondation de la colonie d'Aoste. Quant au Grand St-Bernard, son ouverture était évidemment subordonnée à l'occupation du Valais, qui semble contemporaine de celle de la Rhétie, avec laquelle le Valais forma au début une même unité administrative (REL 40 [1962] 233). Le Grand St-Bernard ne devint une voie de grand trafic qu'avec l'empereur Claude. Sur son utilisation au temps d'Auguste, voir Strabon IV 6, 11 et mes observations dans *Mélanges J. Carcopino* (Paris 1966) 945.

<sup>18</sup> LIV 20: *καὶ γὰρ Καμμούνιοι καὶ Ουέννιοι, Ἄλπικὰ γένη, ὄπλα τε ἀντήραυτο καὶ νικηθέντες ὑπὸ Πουπλίου Σιλίου ἐχειρώθησαν.*

<sup>19</sup> Nagl, dans RE III A 92ss.

<sup>20</sup> E. Anati, *La civilisation du Val Camonica* (Paris 1960).

l'inscription de la Turbie, copiée par Pline l'Ancien. Dans l'Histoire naturelle, ce texte se lit comme suit: *Gentes alpinae devictae Trumpilini, Camunni, Venostes, Vennonetes, Isarci, Breuni, Genaunes, etc.*<sup>21</sup>. Les vestiges de l'inscription retrouvés lors de la restauration du monument d'Auguste, obligent à intervertir les Venostes et les Vennonetes et à rétablir ainsi le texte original: *Trumpilini, Camunni, Vennonetes, Venostes, Isarci, etc.*<sup>22</sup>. A côté des Camunni, dont nous venons de voir qu'ils étaient les habitants du Val Camonica, les Trumpilini ne peuvent guère être autre chose que ceux du Val Trompia, immédiatement à l'est du précédent. Les Venostes et les Isarci sont respectivement les habitants du Val Venosta et de la vallée de l'Isarco, qui convergent à Bolzano, dans ce qui fut la zone d'opération de Drusus. Restent les Vennonetes. Convaincus de leur identité avec les *Οὐέννιοι* de Dion Cassius, les savants modernes se sont entendus pour les localiser dans le voisinage des Camunni. Or le Val Camonica communique, dans sa partie supérieure, avec la Valteline, par un col d'accès facile, le Passo d'Aprica. Ayant remonté en conquérant le Val Camonica, P. Silius Nerva ne pouvait faire mieux, a-t-il semblé, que de redescendre sur Côme par la Valteline. Et sans mesurer ce que cette promenade alpestre pouvait avoir d'un peu dérisoire pour un proconsul doté d'aussi nombreuses troupes, les historiens ont installé résolument les Vennonetes dans la Valteline<sup>23</sup>. Mais leur accord ne saurait être tenu pour une preuve. Le séjour des Vennonetes dans la Valteline est un postulat qui ne repose sur aucun document. Il y a plus grave. Dans le chapitre de son ouvrage qui précède immédiatement la citation de la dédicace de la Turbie, Pline mentionne un peuple quasi homonyme, qu'il place sur le versant nord des Alpes, à proximité des sources du Rhin: *Raetorum Vennonenses Sarunetesque ortus Rheni amnis accolunt*<sup>24</sup>. Où étaient exactement ces Vennonenses et quels pouvaient être leurs liens avec les Vennonetes? Pour y voir clair, il faut recourir à d'autres sources et très particulièrement aux géographes qui nous parlent des peuples rhétiques. Nous rencontrons chez eux, en effet, des noms très semblables à ceux qui nous ont occupés jusqu'ici: *Vennonnes* chez Strabon, *Vennontes* chez Ptolémée, sans parler d'un *lacus Venetus* chez Pomponius Mela.

<sup>21</sup> *N. h.* III 136-137.

<sup>22</sup> C.-J. Formigé, *Le Trophée des Alpes*, Gallia, Suppl. 2 (Paris 1949) 58 et pl. 47.

<sup>23</sup> On trouvera une opinion divergente chez Heuberger, *Rätien* 204s. 226ss., qui assimile les *Οὐέννιοι* de Dion Cassius aux *Venostes* du Val Venosta. Mais cette assimilation doit être écartée pour trois raisons: 1. l'ordre des noms dans le texte original de la Turbie, où les Vennonetes s'intercalent entre les Camunni et les Venostes; 2. l'accentuation de ces divers noms; 3. le fait qu'une occupation du Val Venosta par Silius Nerva en 16 rendrait inintelligible les succès remportés par Drusus, au printemps de 15, dans la région de Trente (Dio LIV 22, 3, *περὶ τὰ Τριδεντίνα ὄρη*). Signalons pour mémoire l'opinion de F. Miltner, dans *RE* VIII A 791, qui met *Οὐέννιοι* et *Vennonetes* en relation avec *Vennum*, station de la route Vérone-Trente, à 27 km de Vérone. Cette opinion n'est pas plus recevable que celle de Heuberger, puisque Trente elle-même était aux mains des Romains au plus tard en 23 av. J.-C.: *CIL* V 5027 et le commentaire de Mommsen.

<sup>24</sup> *N. h.* III 135.

Commençons par le plus impersonnel de tous, l'Alexandrin Ptolémée<sup>25</sup>. Indifférent au critère ethnique, il distingue les Rhètes et les Vindelici d'après leur position sur la carte, de part et d'autre du Lech, les Vindelici occupant la moitié orientale de la province romaine, les Rhètes la moitié occidentale. Parmi les Rhètes, il nomme les Brixanti au nord, les Suanetes et les Rigusci au sud et, dans un intervalle correspondant au Rheintal saint-gallois, les Calucones et les Vennonetes. Strabon, lui, mentionne des Vennonetes dans deux passages qui ont trait, l'un, à leur appartenance ethnique, l'autre, à leur position géographique. D'après lui, les Vennonetes appartiennent à la nation des Vindelici, dont ils constituent même une des tribus les plus farouches<sup>26</sup>. Il range également les Brigantii parmi les Vindelici, et cette double attribution est conforme à une autre affirmation du même auteur, selon laquelle Tibère aurait rencontré des Vindelici dans les parages du lac de Constance<sup>27</sup>. Mais, on l'a vu, à en croire Horace, ce sont des Rhètes qu'il a combattus et, pour sa part, Pline l'Ancien, muet sur les Brigantii, définit les Vennonetes comme des Rhètes<sup>28</sup>. On sait que les Romains, toujours intéressés par l'origine des nations auxquelles ils avaient affaire, n'ont jamais très bien distingué celle des peuples alpins, et nous avons signalé ailleurs des confusions tout aussi graves pour les Salasses et les Lépointiens<sup>29</sup>. Cette incertitude touchant les Vennonetes trouve évidemment son explication dans la position intermédiaire qu'ils occupaient sur la carte entre les Rhètes et les Vindelici. Ailleurs, le même Strabon, énumérant les peuples qui habitent à la périphérie de Côme, cite entre autres les Rhètes et les Vennonetes<sup>30</sup>. Conséquent avec lui-même, il n'assimile pas les Vennonetes aux Rhètes, mais il les inscrit dans la même direction, qu'il appelle l'est. Si, rectifiant cette orientation, nous attribuons aux Rhètes, avec le Bergell et le Val S. Giacomo, l'ensemble des vallées grisonnes, nous retrouvons, comme précédemment, les Vennonetes entre Coire et le lac de Constance, et cette localisation explique le nom de *lacus Venetus* donné, selon Pomponius Mela<sup>31</sup>, à la partie supérieure et principale de ce lac, dont les Vennonetes auront disputé les rives à leurs voisins septentrionaux, les Brigantii ou Brixanti de Bregenz.

En plaçant arbitrairement les Vennonetes de la Turbie dans la Valteline, les savants s'obligent à croire à l'existence, de part et d'autre des Alpes, de deux peuples de même nom. A première vue, un tel dédoublement ne serait pas impossible; on en connaît plusieurs exemples. Ainsi des Lépointiens, partagés entre le Tessin et le Val d'Ossola, d'une part, les Alpes cottiennes, d'autre part<sup>32</sup>, et des

<sup>25</sup> *Geogr.* II 12, 1-2.

<sup>26</sup> IV 6, 8.

<sup>27</sup> VII 1, 5.

<sup>28</sup> III 135, cité plus haut.

<sup>29</sup> REL 40 (1962) 229.

<sup>30</sup> IV 6, 6; à l'opposé des Rhètes et des Vennonetes, Strabon énumère les Lépointiens, les Tridentins et les Stoeni. Côme apparaît ainsi comme une station frontière entre les Alpes proprement dites et les vallées subalpines ouvertes vers l'Italie.

<sup>31</sup> III 2, 24.

<sup>32</sup> H. Seyrig, dans *Bulletin du Musée de Beyrouth* 1 (1937) 80ss.; cf. Staehelin<sup>3</sup> 35 note 4.

Helvètes, dont, au témoignage d'une inscription récemment trouvée au Magdalensberg, un rameau s'était fixé dans le Norique<sup>33</sup>. Mais, dans le cas des Vennonetes, une telle hypothèse se heurte à une objection dirimante. L'inscription triomphale de la Turbie vise manifestement à donner une liste complète des peuples alpins assujettis à tour de rôle à la loi de Rome. Or, si c'étaient les habitants de la Val-teline qu'elle nomme à la suite des Camunni, elle aurait omis les Vennones ou Vennonenses du Rheintal, dont nous savons pourtant par Strabon qu'ils représentaient une fraction notable de la nation des Vindelici. Par ailleurs, dans le passage de l'Histoire naturelle où Pline travaille sur d'autres sources que l'inscription du trophée, il ne connaît, lui, que les Vennonenses rhénans. Cette double anomalie est proprement intolérable, et la seule façon de l'éliminer est d'identifier purement et simplement les Vennonetes de la Turbie avec les Vennonenses de Pline<sup>34</sup>. Mais l'identification des Vennonetes entraînant celle des *Oὑέννιοι* de Dion Cassius, nous découvrons, non sans surprise, que l'offensive de P. Silius Nerva, amorcée dans le Val Camonica et peut-être même dans le Val Trompia, bien loin de tourner court sur les bords de l'Adda, a débouché sur le versant nord des Alpes grisonnes et a conduit son auteur jusque sur le Rhin et peut-être même jusque sur la rive du lac de Constance.

Voilà une représentation bien différente de celle à laquelle on nous a accoutumés, et l'on me dira sans doute qu'elle est infirmée d'avance par Strabon, selon qui la campagne de Rhétie a tenu tout entière dans l'espace d'un été<sup>35</sup>. Mais, avant de nous interroger sur le bien-fondé de cette affirmation, il convient d'attirer l'attention sur une trouvaille archéologique qui apporte à notre thèse l'appui non négligeable de témoins matériels de l'intervention de Silius Nerva. Il s'agit de trois tours carrées de même type, fortement maçonnées à la base, qui, signalées de longue date, ont été dégagées ces toutes dernières années à proximité de Wesen, à l'extrémité occidentale du lac de Walenstadt. L'une d'elles s'élevait sur la rive sud du lac, au lieu dit Voremwald<sup>36</sup>; la seconde sur la rive nord, à Strahlegg<sup>37</sup> et la troisième sur un éperon rocheux, le Biberlikopf, qui commande, à l'ouest de Wesen, le couloir conduisant au lac de Zurich<sup>38</sup>. Les débris d'armes et de céramique qui y ont été recueillis prouvent que ces ouvrages avaient une destination militaire et qu'ils ont été construits et occupés dans la seconde décennie avant notre ère. La chance veut qu'à Zurich, au Lindenhof, dans la couche inférieure de l'établissement romain, on ait retrouvé les vestiges d'un fortin analogue, datant de la même

<sup>33</sup> R. Egger, dans *Carinthia* 1 (1950) 494ss.; cf. E. Meyer, dans *Mus. Helv.* 19 (1962) 141 et J. Šašel, dans *Historia* 16 (1967) 70.

<sup>34</sup> La différence des deux noms pourrait même être l'effet d'un accident de transcription. Dans *N.h.* III 135, les manuscrits se partagent entre les deux graphies *Vennonenses* et *Vennonetes*.

<sup>35</sup> IV 6, 9: *Θεγεῖα μῆ*.

<sup>36</sup> *Urschweiz* 24 (1960) 3ss.; *JSGU* 48 (1960) 151ss.

<sup>37</sup> *Urschweiz* 24 (1960) 51ss.; *JSGU* 49 (1962) 53ss.

<sup>38</sup> *Urschweiz* 26 (1962) 35ss.

époque<sup>39</sup>. Mais alors qu'à Zurich, après une période d'abandon correspondant à la fin du règne d'Auguste et à ceux de ses successeurs immédiats, les objets retrouvés témoignent d'une remise en activité au temps de Claude, les ouvrages de Wesen, bâtis au même moment et sans doute aux mêmes fins que celui de Zurich, ont été presque aussitôt désaffectés et n'ont plus été utilisés au moins jusqu'à la fin de l'antiquité. Il faut donc admettre que le besoin qui les a fait surgir de terre ne s'est manifesté que pendant un temps très court et que, les circonstances s'étant rapidement modifiées, on ne s'est pas soucié de les entretenir. De quelles circonstances s'agissait-il ?

M. Laur-Belart, qui a dirigé les fouilles et qui les a aussitôt publiées, a très bien observé que ces ouvrages, combinés avec celui du Lindenhof et sans doute avec d'autres dont il soupçonne l'existence entre Walenstadt et Maienfeld, ont eu pour effet de mettre sous contrôle militaire la route qui relie la vallée du Rhin, vers Maienfeld, au col du Bözberg, dans le Jura, et à Bâle<sup>40</sup>. Profondément creusée dans un relief montagneux par les bassins étroits des lacs de Walenstadt et de Zurich et par le cours de la Limmat, cette route offrit, jusqu'à l'ouverture du Gotthard, le cheminement le plus rapide entre Côme et l'Alsace. La chronologie des trouvailles a très justement incité M. Laur à mettre cette route fortifiée en relation avec la campagne de 15 av. J.-C. Mais, victime d'une illusion dont on va constater qu'elle fut volontairement créée, il a vu dans cette route une conséquence de la campagne, alors qu'elle en a été la condition préalable. En effet, maintenant que nous avons des raisons de penser que P. Silius Nerva a percé, dès l'année 16, jusque dans les parages du lac de Constance, nous sommes en mesure de définir très exactement la mission dont l'avait chargé Auguste. Il s'agissait d'établir la liaison entre les légions du Rhin et celles de la Cisalpine, en assurant à Rome l'usage de l'un ou l'autre des cols grisons et de la route que nous venons de définir ; opération au moins aussi rapide que celle de l'année 15 et qui ne pouvait comporter la soumission immédiate des populations dont elle affectait le territoire. De là, une fois la route ouverte, sa fortification hâtive et systématique, mais aussi éphémère. Car on sait que, la conquête de la Rhétie et de la Vindélicie achevée, de nouveaux axes de circulation devaient être aménagés, qui s'inscrivirent durablement sur la carte routière de l'Empire. D'ouest en est, la route Bâle–Windisch–Winterthur–Arbon–Bregenz–Kempten–Augsburg ; du sud au nord, la Via Claudia Augusta, reliant Trente à Augsburg par la Reschenscheideck, et la voie parallèle conduisant de Côme à Bregenz par le Julier ou le Splügen. Ce sont ces routes qu'ont enregistrées l'Itinéraire Antonin et la Table de Peutinger, qui ignorent en revanche le segment Maienfeld–Walenstadt–Zurich. Ce dernier, momentanément indispensable à l'action des forces romaines, a perdu, après la campagne de 15, tout intérêt militaire et n'aura plus servi par la suite qu'au seul trafic commercial<sup>41</sup>.

<sup>39</sup> E. Vogt, *Der Lindenhof in Zürich* (Zurich 1948) 28ss.

<sup>40</sup> Urschweiz 24 (1960) 13ss. ; cf. Staehelin<sup>3</sup> 372s.

<sup>41</sup> L'utilisation de la route à des fins commerciales est attestée par l'existence, à Zurich, d'une

Analysant le rôle des territoires alpins dans la stratégie de l'Empire, K. Kraft observait, dans un important mémoire paru il y a dix ans<sup>42</sup>, que la conquête de la Rhétie n'avait pas été entreprise dans un esprit défensif, mais bien pour rendre possible l'occupation ultérieure de la Germanie. Il est clair que cette occupation, dont Auguste allait charger Drusus, était à l'étude depuis longtemps. Mais la Germanie n'était pas le seul objectif à retenir l'attention de l'empereur dans ces années-là. A la forte concentration de légions sur le Rhin en répondait une autre dans la Vénétie. C'est celle que nous voyons en 16 aux ordres de Silius Nerva, et elle était axée sur l'Illyrie. Lorsqu'en 12 les forces romaines passèrent sur la rive droite du Rhin, elles étaient engagées depuis un an au moins en Pannonie et en Dalmatie. C'est pourquoi, plus encore qu'aux réflexions de M. Kraft, je suis sensible à celles de Sir Ronald Syme, qui donne pour principal mobile à l'annexion des territoires alpins la nécessité d'abrèger les lignes internes de communication<sup>43</sup>.

La conquête de la Rhétie se fit elle-même en deux étapes. Celle de l'année 16, à laquelle il convient désormais d'attacher le nom de P. Silius Nerva, procura aux Romains l'usage d'un premier axe transalpin, dans ce que j'ai appelé le couloir occidentale de la Rhétie; celle de 15, où s'illustrèrent Tibère et Drusus, ouvrit une route plus intéressante encore, puisqu'au lieu d'imposer à ceux qui l'empruntaient le détour de Milan, elle les conduisait directement vers Aquilée et les autres bases militaires de l'Adriatique. C'est ce qui explique du reste qu'elle ait été aménagée en priorité sur toutes les autres, comme en fait foi l'inscription des milliaires de la future *Via Claudia Augusta*, *quam Drusus pater Alpibus bello patefactis derexerat*<sup>44</sup>.

Il nous reste à découvrir pourquoi la campagne de 16 a été quasiment passée sous silence par les contemporains et pourquoi la conquête de la Rhétie a été mise au bénéfice exclusif de Tibère et de Drusus. Dion Cassius lui-même, sans lequel nous ignorerions complètement le rôle joué par Silius Nerva, ne paraît pas en avoir mesuré l'importance, faute de pouvoir identifier les peuples dont il trouvait les noms dans sa source. Il faut évidemment chercher dans les préoccupations politiques d'Auguste la raison de ce silence. En dépit des pouvoirs multiples dont il était investi, Auguste se savait menacé par une opposition plus ou moins déclarée. La conjuration de Terentius Varro Murena n'était pas bien ancienne et encore que la tradition soit singulièrement discrète sur ce chapitre, on sait qu'il devait en connaître d'autres. Au moment de lancer sur deux théâtres différents des armées relativement fortes, à qui allait-il les confier? Conscient des liens affectifs qui se

---

station de la *Quadragesima Galliarum* (CIL XIII 5244, *Statio Turicensis XXXX Galliarum*). L'itinéraire faisait alterner les voies d'eau et les voies terrestres et la station se trouve, comme à Genève, à un point de rupture de charge. Sur l'origine de ces stations, points de repère d'un trafic bien antérieur à l'occupation romaine, voir mon article: *Du portage au péage*, dans *Mus. Helv.* 13 (1956) 199.

<sup>42</sup> *Jahrb. des Röm.-Germ. Zentralmuseums* 4 (1957) 90.

<sup>43</sup> Dans *Cambr. Anc. Hist.* X (Cambridge 1934) 352: «What was required was a shortening not so much of frontiers as of communications».

<sup>44</sup> CIL V 8002 (Feltre); 8003 (Merano). Strabon (IV 6, 6) témoigne de l'importance des travaux de construction de routes entrepris dans les Alpes dès le règne d'Auguste.

nouaient habituellement entre les soldats et le chef qui les menait à l'ennemi, on le voit porté à réserver les commandements aux gens de sa maison. Sur Agrippa, gratifié de l'*imperium*, de la puissance tribunicienne, et devenu son gendre, il s'était déjà déchargé du gouvernement de toutes les provinces d'Asie. Il n'avait auprès de lui personne qui fût plus attaché à sa fortune que les deux fils de Livie. En 16, Tibère était préteur, et il s'était déjà fait valoir, dans les années précédentes, par divers succès militaires et diplomatiques. Mais Drusus, alors âgé de vingt-deux ans, n'avait été que questeur, et encore grâce à la décision du Sénat qui lui permettait d'accéder aux magistratures cinq ans avant l'âge légal<sup>45</sup>. Comment faire accepter par l'opinion publique les hautes responsabilités dont Auguste entendait le charger au plus tôt? L'affaire de Rhétie s'offrit à point nommé pour lui permettre de donner la mesure de sa valeur<sup>46</sup>. P. Silius Nerva était un général chevronné, dont Auguste avait pu apprécier depuis longtemps le savoir-faire et la fidélité. Ayant préparé l'opération, et l'ayant largement amorcée, il saurait s'effacer, le moment venu, satisfait de l'amitié qu'Auguste ne devait cesser de lui témoigner<sup>47</sup>, et laisser à d'autres des lauriers qu'il avait été le premier à cueillir. On peut être assuré qu'en l'occurrence, aucun moyen ne fut négligé pour braquer toute la lumière sur les hauts faits de Tibère et de Drusus.

Dans la biographie d'Horace, on lit ce qui suit au sujet des rapports du poète avec Auguste: *scripta quidem eius usque adeo probavit (Augustus) mansuraque perpetua opinatus est, ut non modo saeculare carmen componendum iniunxerit, sed et Vindelicam victoriam Tiberii Drusique privignorum suorum eumque coegerit propter hoc tribus carminum libris ex longo intervallo quartum addere*<sup>48</sup>. On a écrit beaucoup de choses sur les tendances politiques des poètes contemporains d'Auguste. Mais je ne crois pas qu'on trouve exemple plus patent d'un poète engagé, de plus ou moins bon gré, dans une action concertée, dont l'effet s'est fait sentir jusqu'à nos jours. Et n'est-il pas admirable que le médiocre grammairien, qui a découpé cette vie dans un ouvrage sans doute plus complet de Suétone, ait précisément conservé à notre usage ce trait dont, faute d'en saisir le contexte historique, il ne pouvait plus mesurer la portée? Car Horace n'aura pas été le seul à subir la pression de l'empereur, et cette dernière révélation, qui explique l'inégalité des rapports auxquels ont donné lieu les deux campagnes de 16 et de 15, nous autorise aujourd'hui à dénoncer, dans la représentation classique de la conquête de la Rhétie, une de ces déformations calculées de l'histoire qui, le plus souvent, échappent à notre contrôle.

<sup>45</sup> Cass. Dio LIV 10, 4; cf. Tac. *Ann.* III 29.

<sup>46</sup> Cet aspect des choses a été bien vu par G. Ferrero, *Grandeur et décadence de Rome*, trad. U. Mengin, VI (Paris 1908) 7ss.

<sup>47</sup> Voir la lettre d'Auguste à Tibère, chez Suet. *Aug.* 71, 2, qui témoigne du commerce familial qu'Auguste entretenait avec Silius Nerva. L'empereur reporta sa faveur sur les trois fils de Silius Nerva, qui devinrent tous les trois consuls, respectivement en 3, en 7, et en 13 ap. J.-C. (PIR III 246).

<sup>48</sup> Sur cette biographie, voir Funaioli, dans RE IV A 604.